



Ethnographie mise en scènes – mises en scène ethnographiées

Petra Tjitske Kalshoven
Université McGill

Ce colloque parle des limites du langage : j'ai voulu faire ma contribution en français pour ne pas me limiter à l'anglais que j'utilise d'habitude quand je m'exprime dans le domaine de l'anthropologie et pour explorer mon thème d'un autre point de vue; car le langage n'est pas seulement quelque chose qui limite, mais il est aussi un instrument qui permet d'adopter un autre personnage, me semble-t-il, de jouer avec son identité.

Cela dit, j'aimerais parler d'une façon de contourner les limites que pose l'expression écrite dans le processus ethnographique. Dans mon texte et dans ma thèse de doctorat, il s'agit de ce qu'on appelle l'Indianisme en Europe, une expression particulière de l'intérêt que beaucoup d'Européens portent aux peuples indigènes de l'Amérique du Nord. Les Indianistes ou « hobbyistes » tentent d'explorer les cultures amérindiennes du 19^e siècle en maîtrisant des techniques artisanales, en se déguisant en costumes « authentiques » et en mettant en scène des actions et des expériences qui correspondent le plus possible à une réalité historique reconstituée à base d'objets, d'images et d'écrits de l'époque (récits de voyage, ethnographies).¹ L'Indianisme est donc un passe-temps exigeant pratiqué par des amateurs qui comprend un volet théorique ainsi qu'un volet pratique. Pour ce faire, il faut lire les ethnographies, étudier les objets et les vieilles photos dans les musées, donner une conférence pour son club de temps en temps; mais il faut aussi produire des reproductions, participer aux mises en scène et expérimenter certaines techniques, comme le tannage ou le perlage. Le but de tout cela est de comprendre comment les gens vivaient à cette époque, en mettant l'accent sur la culture matérielle. Le projet indianiste se veut donc une enquête ethnologique, mais ici le *logos* ne

¹ Cette pratique rappelle la notion de « serious play » utilisée par Johan Huizinga dans son étude sur le jeu, *Homo ludens* (1967).

s'exprime pas par écrit. Être Indianiste veut dire se faire un récit de l'Autre à travers son propre corps, en échappant aux limites du langage. En même temps, pourtant, les Indianistes n'échappent pas tout à fait aux limites de l'écriture parce qu'ils puisent dans des sources écrites, comme les ethnographies.

Il s'agit d'ailleurs d'une pratique controversée qui est souvent rejetée (sans en savoir plus) par les « vrais » ethnologues professionnels et par les « vrais » Amérindiens, sous prétexte qu'il est immoral de jouer aux Indiens et de s'appropriier des cultures qui appartiennent à autrui. Personnellement, je trouve cette approche trop simpliste. En fait, il me semble qu'étudier les pratiques des Indianistes (en tant qu'ethnologues amateurs) peut aider à mieux comprendre sa propre discipline et ses méthodes en regardant dans un miroir déformant; je dis déformant à cause du caractère plutôt positiviste et essentialiste de la représentation indianiste qui, contrairement à l'anthropologie professionnelle, n'a pas pris ce fameux tournant épistémologique des années 1980 et semble figer les Amérindiens dans le passé. Mais en même temps, l'Indianiste, dans son rôle d'antiquaire d'antan, se déguise littéralement sous les couches d'un jeu subtil avec différentes identités. En fait, ce jeu rejoint des thèmes très à la mode dans l'anthropologie postmoderne, comme l'hybridité, la translocalité et l'appropriation.

J'aimerais vous proposer une scène ethnographique pour illustrer la méthode heuristique des Indianistes et les conséquences de cette méthode pour mon rôle en tant qu'anthropologue dite professionnelle du phénomène hobbyiste.

L'action se déroule à l'été 2003, dans les Ardennes en Belgique, au Buffalo Days Camp, une rencontre d'Indianistes allemands, néerlandais, belges, hongrois et français à petite échelle — vingt tipis environ. Le but du Buffalo Days Camp, selon les leaders de ce camp, est de créer un lieu privilégié pour apprendre des choses sur la vie des Amérindiens des Plaines au 19^e siècle en faisant des expériences pratiques. Selon les participants, ce camp constitue une voie privilégiée pour se rapprocher du vrai. On m'avait expliqué que, si tout le monde dans le camp faisait de son mieux pour apparaître authentique (historiquement correct), on pourrait peut-être réussir à capter, de façon éphémère, comment la vie aurait pu être dans les Plaines du passé. Le camp serait une réussite, m'ont expliqué les leaders, si un ethnologue ou un ethnohistorien de passage spécialisé dans cette époque disait : « Je considère ce camp comme le meilleur; car un camp de l'époque aurait pu avoir l'air de ceci ».

J'avais été invitée à ce Buffalo Days Camp à la condition que je m'habille comme une anthropologue des années 1870. Alors vêtue d'un ensemble loué à une troupe de théâtre, j'observais une après-midi une danse de victoire (*a scalp dance*) exécutée par les Indianistes pour célébrer un raid qui avait eu lieu la veille. La chorégraphie avait été préparée à l'avance par l'Indianiste responsable des chorégraphies dans ce camp. Dans son tipi, il gardait des ethnographies sur les Amérindiens des Plaines dans une boîte de cuir brut. Après avoir comparé les images et les sources écrites disponibles sur la danse de victoire au 19^e siècle, il avait présenté un survol de ces sources en petit comité et proposé

une version cohérente basée sur l'ensemble des meilleures sources pour ensuite être mise en scène. Ce qui m'a frappée c'était qu'il s'agissait, en fait, d'un procédé de collationnement comme on le fait en philologie pour arriver à la version la plus probable d'un texte ancien en faisant des choix raisonnés entre des variantes subtiles dans une série de manuscrits anciens. Dans le cas des hobbyistes, ils consultaient donc des textes de l'époque où étaient décrites des danses de victoire qui avaient probablement été exécutées par les Amérindiens sous une forme originale. Il y avait pourtant évidemment un décalage entre la danse à exécuter par les Indianistes et ces textes, en tant qu'interprétations dans un autre médium (la langue écrite) d'un spectacle original — ces ethnographies de l'époque étant déjà soumises aux contraintes du langage écrit. Les Indianistes étaient donc forcés de visualiser cette danse à travers les yeux des Européens ou Euro-Américains qui avaient choisi de relater par écrit une telle danse et qui étaient déjà en train de représenter une réalité étrange et autre. Tout de même, en mettant en scène une version collationnée basée sur ces sources, en dansant, les Indianistes espéraient expérimenter la danse dans le but de mieux comprendre et peut-être même, me disaient-ils, de corriger des détails dans les sources écrites qui ne semblaient pas logiques à travers l'exécution physique. En plus, en utilisant leur corps même, ils espéraient saisir un soupçon, une impression de comment cela aurait pu être, comment on aurait pu se sentir, à cette époque. Les termes utilisés par les Indianistes en allemand sont *nachempfinden* et *nacherleben*. *Empfinden* veut dire « avoir l'expérience de quelque chose », *erleben* veut dire « vivre quelque chose » et le préfixe « nach » pourrait être rendu par « en copiant, en imitant ». Donc, en bougeant, en agissant, en imitant, les Indianistes espèrent échapper aux limites du langage posées par les ethnographies consultées. Au lieu de vouloir simplement croire à ces ethnographies, ils veulent les mettre en scène et ainsi les mettre à l'épreuve. Pour rendre la situation plus réaliste, il y avait cette après-midi là une anthropologue habillée d'un costume du 19^e en train de prendre des notes au crayon, dans ses deux rôles d'actrice dans cette mise en scène et d'observatrice de la mise en scène, c'est-à-dire d'un phénomène anthropologique contemporain : c'était dans ce dernier rôle que je devais « ethnographier » cette mise en scène. En observant la danse de victoire, j'étais en fait en train de faire un exercice de traduction à l'inverse, où il faut retraduire les textes interprétés dans leur langue source. J'aurais pu comparer mes notes avec les sources écrites de l'époque utilisées par les Indianistes. Inévitablement, j'aurais trouvé que ma version était complètement différente. La même chose est vraie pour les Indianistes : leur version de cette danse de victoire serait inévitablement différente de la version originale du passé. Et même s'ils avaient pu voir la danse originale, ou s'ils avaient souhaité imiter une danse contemporaine, leur version aurait été une interprétation car chaque copie est toujours une interprétation. Même cette danse dite « originale » serait déjà une interprétation, une réflexion sur quelque chose, une combinaison de gestes posés mille fois avant.

Cela dit, la pratique d'imiter physiquement n'est peut-être pas la pire façon pour se mettre dans la peau de l'Autre. Il existe plusieurs études sur l'expérience physique et sensorielle comme voie médiatrice dans les relations avec l'Autre. Susan Stewart, dans son livre *On Longing* de

1984, soutient que les gens cherchent à satisfaire un désir de connaître l'Autre et le passé à travers des objets matériels comme des souvenirs ou des reproductions qui représentent « la réalité » dans un sens métaphorique. Dans *Mimesis and Alterity*, Michael Taussig développe la notion de faculté mimétique ou « mimetic faculty » de Walter Benjamin (1986) en la considérant comme la capacité humaine

« to copy, imitate, make models, explore difference, yield to and become Other. The wonder of mimesis lies in the copy drawing on the character and power of the original, to the point whereby the representation may even assume that character and that power. In an older language, this is 'sympathetic magic,' and I believe it is as necessary to the very process of knowing as it is to the construction and subsequent naturalization of identities » (Taussig 1993:xiii-xiv).

Donc, *mimesis*, dans l'analyse proposée par Michael Taussig, constitue une voie privilégiée pour apprendre. Les reproductions, la mise en scène, mais aussi l'ethnographie même pourraient être considérées comme des expressions et des instruments du désir dont parle Susan Stewart. L'Autre est inscrit sur le corps même des Indianistes : non seulement dans les vêtements qu'ils portent, mais aussi dans leur coiffure, leur corps rasé, la peinture corporelle, ils cherchent à s'identifier avec cet Autre. L'usage du corps chez les Indianistes qui, en représentant un autre corps, accumulent des connaissances sur cet autre corps, illustre très bien, je pense, ce que Susan Stewart appelle « the paradoxical status of the body as both mode and object of knowing, and of the self constituted outside its physical being by its image » (1984:131).

Le genre de représentation pratiqué par les Indianistes ne conviendrait pas aux institutions de l'anthropologie professionnelle comme tradition occidentale. À part le côté mise en scène et la peur de l'appropriation, il y a le problème du temps. Impossible de représenter en temps réel pendant un tel colloque, par exemple : il faut toujours faire une sélection, on n'échappe pas à un résumé, à un événement saillant qui signifie par métonymie, comme le fait la reproduction pour l'Indianiste. Quel que soit le médium (écriture, théâtre, vidéo...) utilisé pour représenter, il s'agit toujours d'une interprétation. De plus, montrer des choses en temps réel sans commentaire aboutirait à mon avis à un résultat ennuyeux. Aller trop loin dans cette interprétation, prendre trop de liberté, me semble moins grave que de ne pas oser élaborer un point de vue. Pour être stimulant et susciter de l'intérêt, conduire l'esprit jusqu'à une étincelle de vérité, il faut, je crois, oser présenter une théorie, un schéma bien argumenté, un ensemble esthétique, une mise en scène métaphorique. Toutefois, pour ne pas se perdre dans la fiction, l'analyse anthropologique doit reposer sur un témoignage ancré aussi dans d'autres domaines de connaissances tels les sciences cognitives, la psychologie, l'histoire, les philosophies occidentales et indigènes.

Pour conclure, j'aimerais souligner que, même dans le Buffalo Days Camp, malgré son approche assez positiviste, le sens de l'ironie dans l'approche ethnologique ne manque pas. Soulevant le problème du recrutement de nouveaux Indianistes, un hobbyiste flamand m'a

demandé si j'étais engagée dans l'anthropologie de sauvetage et m'a lancé en riant, « Dans dix ans, tu ne trouveras plus de hobbyistes qui jouent aux Indiens; tout ce que tu trouveras, seront des hobbyistes qui jouent aux hobbyistes qui jouent aux Indiens ».

Bibliographie

Benjamin, Walter

1986[1966] On the Mimetic Faculty. *In* Reflections: Essays, Aphorisms, Autobiographical Writings. Peter Demetz, dir. Pp. 333–36. New York: Schocken Books.

Huizinga, Johan

1967[1950] Homo ludens: A Study of the Play Element in Culture. Boston: Beacon Press.

Stewart, Susan

1984 On Longing: Narratives of the Miniature, the Gigantic, the Souvenir, the Collection. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press.

Taussig, Michael T.

1993 Mimesis and Alterity: A Particular History of the Senses. New York: Routledge.

Résumé/Abstract

Dans un univers de « jeu sérieux » qui existe parallèlement au monde des ethnographes professionnels, des amateurs dits Indianistes explorent les cultures amérindiennes du 19^e siècle en développant des techniques artisanales, en se déguisant avec des costumes « de qualité muséale » et en mettant en scène des situations qui approchent une réalité historique reconstituée grâce à des images et des écrits d'époque dans le but de produire une connaissance empirique significative. Le projet indianiste se veut une enquête ethnologique, mais ici le logos ne s'exprime pas par écrit. Être Indianiste veut dire se faire un récit de l'Autre à travers son propre corps, en échappant aux limites de l'écriture. Cela dit, en collationnant des ethnographies d'époque pour arriver à une version « authentique », et en interprétant cette version déjà interprétative, les Indianistes n'échappent pas non plus à la re-création, même si leur pratique peut constituer une voie privilégiée pour apprendre.

Mots clés : Indianisme, mimesis, mise en scène, authenticité, pratique heuristique

In a universe of “serious play” that exists parallel to the realm of professional ethnography, so-called Indianists explore nineteenth-century Native American lifeworlds by crafting “museum-quality replicas” of clothing and artifacts which are subsequently used in carefully researched reenactments. Aiming to produce knowledge and meaningful experience through experimentation, these amateurs conceive of their practice as a form of anthropological research expressed in action rather than in the written word. Being an Indianist implies avoiding the constraints of writing by using one's very body to tell the story of the Other. And yet, as Indianists compare and collate contemporary ethnographies in order to arrive at an “authentic” version, and as they act out the resulting version (already an interpretation in itself), they are inevitably caught up in a process of re-creation just as well—even if their approach may offer excellent opportunities for knowledge acquisition.

Keywords: Indianism, re-enactment, performance, authenticity, knowledge production

Petra Tjitske Kalshoven
Faculty Lecturer Arts Legacy
Faculty of Arts
Université McGill
petra.tjitske.kalshoven@mcgill.ca